

Le terrorisme comique

Stéphane Crête

Number 104 (3), 2002

L'acteur comique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26413ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Crête, S. (2002). Le terrorisme comique. *Jeu*, (104), 136–143.

Le terrorisme comique

S'il y a un rôle difficile à assumer par les temps qui courent, et délicat à vouloir endosser, même, c'est bien celui de terroriste. Pourtant, je suis de plus en plus convaincu de la pertinence d'accomplir des actions terroristes. J'affirme même en être un. J'aimerais tenter de vous expliquer en quoi je me sens terroriste, pourquoi je crois qu'il est important de l'être et comment j'arrive à « poser » des actions terroristes à l'intérieur de ma pratique de comédien... tout en conservant mon emploi.

Je vous explique d'abord ce que j'entends par terrorisme : pour moi, actuellement, toute action théâtrale, télévisuelle, cinématographique qui cherche à déranger l'ordre établi, à résister à la bêtise humaine, qui ne répond pas aux impératifs économiques actuels, à la volonté de plus en plus grave de ne pas troubler les esprits et de ne pas manifester de désaccord avec le pouvoir (ou vous êtes avec nous, ou vous êtes avec les terroristes), toutes ces actions, donc, ont pour moi une portée terroriste. Il ne s'agit donc pas de poser des bombes, mais d'arriver à créer de petites commotions, à bousculer l'ordre établi, à perturber, à semer ici et là des pistes de réflexion, à contaminer les gens, à modifier les perceptions. Dans mon métier, on peut y arriver de plusieurs façons : en personnalisant un gag qui se voulait anodin, par exemple. Il peut aussi s'agir d'une attitude durant un spectacle, d'une seule phrase lancée en entrevue, d'un gag bien placé en recevant un prix, d'une proposition de jeu que le metteur en scène ne pourra pas refuser, mais qui changera la couleur du spectacle, d'une allusion sexuelle ajoutée à sa réplique dans une émission destinée à un public adolescent, d'une réplique décapante refusée en répétition mais qu'on dit pareil parce qu'on est à la télé en direct de toute façon, etc.

Si j'en suis arrivé à pratiquer cette forme *soft* de terrorisme (on pourrait même appeler ça du terrorisme homéopathique), c'est que, dans mon parcours atypique de comédien, d'homme de théâtre et d'ex-homme de variétés, j'ai pu côtoyer des univers professionnels qui m'ont semblé dysfonctionnels, endormis, paralysés, et j'ai ressenti le besoin d'apporter ma modeste contribution à ce que je pourrais appeler, en toute humilité : l'avancement de l'Homme moderne.

D'abord, je suis particulièrement sensible à la quasi-disparition de l'humour à fonction sociale. Je suis aussi sensible et inquiet de voir à quel point les images et les messages véhiculés à la scène et à la télé pour les jeunes adolescents sont édulcorés et vides de sens. Ma riposte à cette culture de la mort de l'imagination et à l'étouffement de toute pensée marginale, au refus d'ébranler les fondements d'une société de plus en plus *poignée*, c'est de créer de petites actions terroristes dans mon travail, auprès des jeunes, en improvisation, à la télévision, dans mes créations théâtrales.

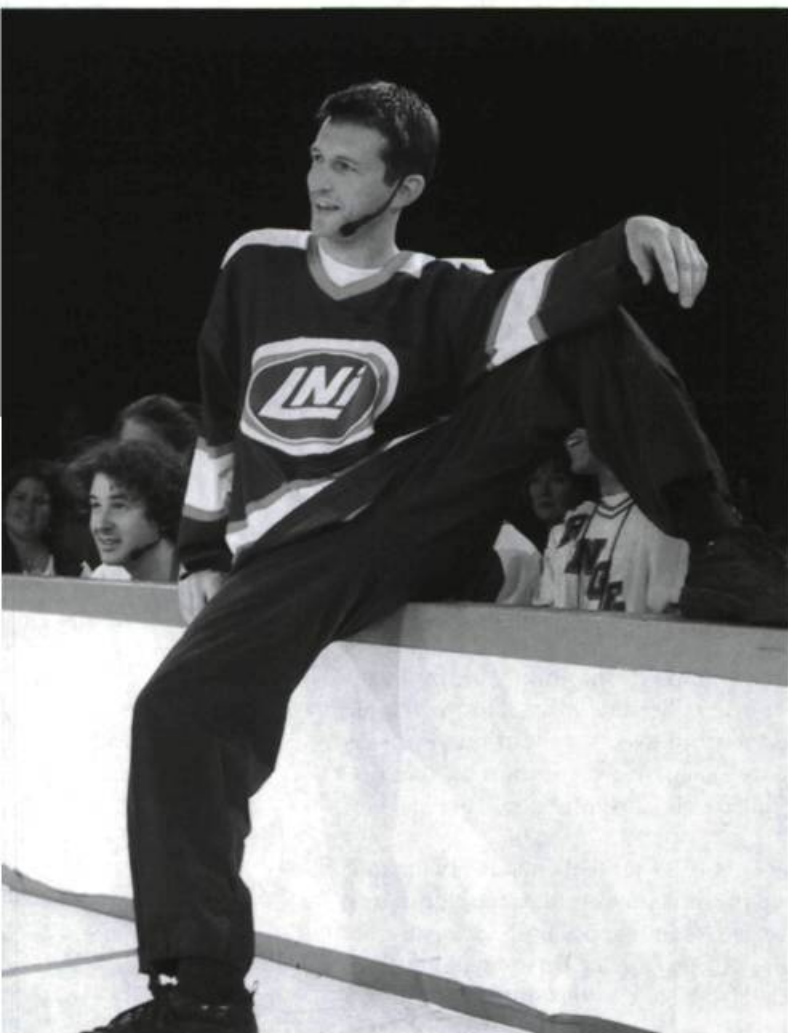
Et pour y arriver, je me sers de mon talent d'acteur comique. C'est par le jeu comique que je crée mes propres petites actions terroristes.

Je vous raconte un des moments qui a servi de déclencheur à cette réflexion.

Le confort et l'indifférence

C'était il y a deux ou trois ans, au gala des Oliviers (le gala qui attribue des prix aux humoristes et à certains acteurs comiques). À cette occasion, le gros boss du journal *La Presse*, Roger D. Landry, s'est fait entarté, en direct à la télévision. Visiblement, il ne s'agissait pas d'un numéro inscrit au programme. Malaise dans la salle, pause publicitaire d'urgence. Au retour, l'animatrice, Lise Dion, s'excuse auprès de monsieur Landry, au nom du gala et de toute la communauté des humoristes. En gros, elle dit : « Cet incident ne devait pas arriver : l'humour mérite mieux que ça. »

Stéphane Crête sur la patinoire de la LNI. Photo : Sophie de Lamirande.



Dans son langage maladroit, sans l'aide d'un scripteur payé pour donner l'impression au public que l'animatrice est vachement spirituelle, dans la panique d'une trop courte pause publicitaire et dans la crainte de voir un commanditaire potentiel s'emporter à cause de cet incident diplomatique, ce que Lise Dion a essayé de dire, c'est : nous les humoristes, nous n'endossons pas ce geste, car il ne nous ressemble pas.

Et j'ai trouvé ça bien dommage. Car en niant la portée de ce geste, en niant le potentiel comique qu'il y avait à voir un gros bonnet manger une tarte en pleine figure, en affirmant officiellement que l'entartage n'est pas du ressort des humoristes, elle venait de confiner des bon les comiques actuels dans un rôle de plus en plus stérile, celui de faire rire mais sans déranger.

Nous, les humoristes, semblait-elle dire, nous sommes ici pour vous divertir, vous faire rire, vous faire oublier vos problèmes, au pire, souligner les petits travers de vos comportements quotidiens, mais rassurez-vous, jamais nous n'aurons l'audace de vous provoquer, d'utiliser l'humour comme une arme, de dénoncer, de peser sur les bobos, d'en faire sortir le pus, non ! N'ayez crainte, nous ne serons



Stéphane Crête et Guy Jodoin, dans l'émission jeunesse *Dans une galaxie près de chez vous*, produite par Zone 3. Photo : François Desaulniers/Zone 3.

jamais subversifs. Peuple, décideurs, hommes politiques, dormez en paix, le pouvoir dont nous disposons, nous ne l'utiliserons pas, vous pouvez nous donner toute votre confiance (et tout votre argent), car nous ne serons jamais menaçants !

À l'opposé du bouffon, qui n'a plus rien à perdre parce qu'il a déjà été rejeté par la société, l'humoriste (et parfois aussi l'acteur comique) cherche désespérément à s'intégrer à cette société, à en faire partie, à s'harmoniser à l'intérieur de ce monde. Contrairement au bouffon, il n'a aucune envie de bousculer l'ordre établi ; au contraire, il tente même de bousculer le moins de choses possibles. Il ne cherche pas à questionner le fonctionnement de cette société, mais bien à être le plus fonctionnel possible dans ce système. Il devient même un modèle sur le plan de la réussite économique : les humoristes ont des gros chars et ils s'habillent bien (d'ailleurs, la majorité des affiches publicitaires des humoristes nous les montrent beaux avant d'être drôles). L'humoriste aspire à être aimé et à se tailler une place dans le Temple de la renommée du comique, superbe dalle en marbre avec son nom gravé dessus dans un musée. Juste pour rire dont la meilleure blague est d'être devenu une disothèque après avoir englouti des millions de dollars en subventions culturelles.

Il y a un problème : comment l'humoriste peut-il faire sa job s'il cherche avant tout son propre confort ? si sa situation économique prévaut sur son message ? En fait, à l'ère de la commandite intensive, le seul « message » dont dispose un humoriste reste le message publicitaire. Il devient donc normal, pour ne froisser personne, ni le commanditaire (donc, par extension, l'ensemble de la société de consommation) ni son public, que l'humoriste n'aborde que des sujets stériles ou sans danger : parlons sexe,

rions de nos petites habitudes inoffensives et moquons-nous des plus *morons* que nous.

Exit les partis pris politiques, car ce serait trop risqué. Le dernier référendum l'indiquait clairement : c'était 50 % pour le oui, 50 % pour le non. Il deviendrait donc dangereux de faire des blagues sur un camp ou sur un autre, car la moitié de la salle étant sûrement concernée, elle pourrait être blessée, et alors adieu mon billet d'Or, remis après mes 50 000 spectateurs, adieu ma captation télé et mon trophée des Oliviers.

Je généralise un brin, bien sûr. Mais nous devons constater que, dans notre foisonnante communauté d'humoristes, nous pouvons compter bien peu de Daniel Lemire et d'Yvon Deschamps. Depuis la fin de RBO, en fait, nous pouvons nous demander d'abord s'il y a une relève dans l'humour social (caustique) et, ensuite, si la conjoncture socioéconomique actuelle permet encore l'éclosion de ces expressions divergentes, à l'extérieur des circuits marginaux. (Je pense aux Zapartistes et aux Justiciers Masqués qui font un travail vraiment bien, mais... encore en marge.) Cela dit, je suis complètement en faveur d'une expression marginale, je déplore seulement le fait que ce type d'idée ne se rende que rarement auprès du « grand public ». En visionnant les documentaires retraçant l'histoire de RBO, force est de constater qu'il serait impossible aujourd'hui qu'un diffuseur donne autant de liberté créatrice à un groupe d'individus. Aujourd'hui, ces décideurs économiques (producteurs de spectacle, diffuseurs télé) préfèrent gaver le public avec des objets de divertissement sans fond, des produits (car il s'agit bien de produits) inoffensifs, déjà digérés et qui ne tachent pas les doigts. Résultat : l'humour déborde de partout, sature les ondes et les scènes. Il y a des « touches d'humour » partout. L'humour devient le nouveau mode de communication, léger et *cool*, toute forme de message devant obligatoirement passer par là, au détriment du contenu, parfois... La radio est comique, la météo est comique, les hommes d'État doivent avoir leur petit côté comique, il faut que les entrevues avec des personnalités à la télé soient comiques, on donne les premiers rôles aux humoristes dans les nouveaux films québécois, mais le rire reste sans fondement. Un cataplasme sur une plaie vive.

Le clown, le bouffon et l'acteur comique

Que fait l'acteur comique dans cet univers rempli de choses comiques ? *If you can't beat them, join them* ? Contribuer à l'abrutissement de la masse en enfonçant rudement le clou de la bêtise et du rire forcé ? Je crois que, dans cette situation déplorable (et bientôt urgente), il est du devoir de l'acteur d'utiliser son talent comique pour se glisser, insidieusement s'il le faut, par le trouble, la perversion, le malaise, l'inavouable, la dérision, dans l'esprit du public. Je prends le parti de croire qu'un acteur comique ne peut pas être seulement comique. Il a le devoir, la responsabilité sociale de servir de miroir grossissant, de soupape, de montrer les travers de la société, de déranger, bref, d'être utile.

De tous les temps, l'humour a été une arme extrêmement efficace pour faire passer des messages, même les plus durs. Alors, si l'humoriste ne fait plus sa *job*, à qui revient ce devoir ? Où sont les bouffons modernes ? Est-ce que cette *job* revient au clown ? Mais le clown est lui aussi passé dans le tordeur de la rectitude politique. S'il

y a encore, Dieu merci, de véritables clowns, combien de festivals et de théâtres de rue ont vu apparaître le prototype du joli clown, propre, aux costumes étincelants (un clown riche, ce qui pour moi représente déjà un paradoxe), au nom anodin : saucisson, serpillière, débarbouillette, qui ne fait que se pavaner sur ses échasses et gossier des ballounes en forme de bonhomme Juste pour rire ? C'est lui qu'on engage dans nos fêtes d'enfants, car il est parfait pour la *job* : il est là pour *divertir*. *Exit* le clown pauvre, délinquant, qui, par son humour, décape et dévoile l'incongruité de l'homme, souligne au crayon très gras sa bêtise et sa concupiscence. Si un gros con passe à côté d'un clown, ce n'est pas d'une balloune sculptée qu'il a besoin, c'est d'un coup de pied dans le cul, ou, puisqu'il n'est pas toujours facile de le faire, au moins qu'on se foute de sa gueule en compagnie des spectateurs présents.

Je me permets de vous raconter cette brève anecdote, à l'époque où j'étais moi-même clown. Mais... dans une vente-trottoir (il fallait bien gagner sa vie !). Je faisais le numéro classique qui consiste à suivre une personne dans la rue en parodiant sa démarche et son attitude, pour le plus grand plaisir des vendeurs de la rue, quand tout à coup l'homme que je suivais, un simili sportif gonflé avec une face de « j'suis pas mal bon », s'est prestement retourné pour me balancer son sac de sport en pleine face. J'ai réussi à l'esquiver de justesse.

Sur le coup, je me suis dit : « Hey ! cet homme a voulu frapper un clown. C'est pas fort. » Par la suite, j'ai réalisé que si quelques-uns des spectateurs présents avaient ri à la perspective de voir un clown manger un sac de sport en pleine face, d'autres avaient questionné la réaction du sportif gonflé, l'avaient jugé, bref, j'avais dérangé, j'avais amorcé une réflexion chez le public, j'avais fait mon travail. Modestement, je l'avoue, mais tout de même. Il est risqué d'être clown ou entarteur par les temps qui courent.

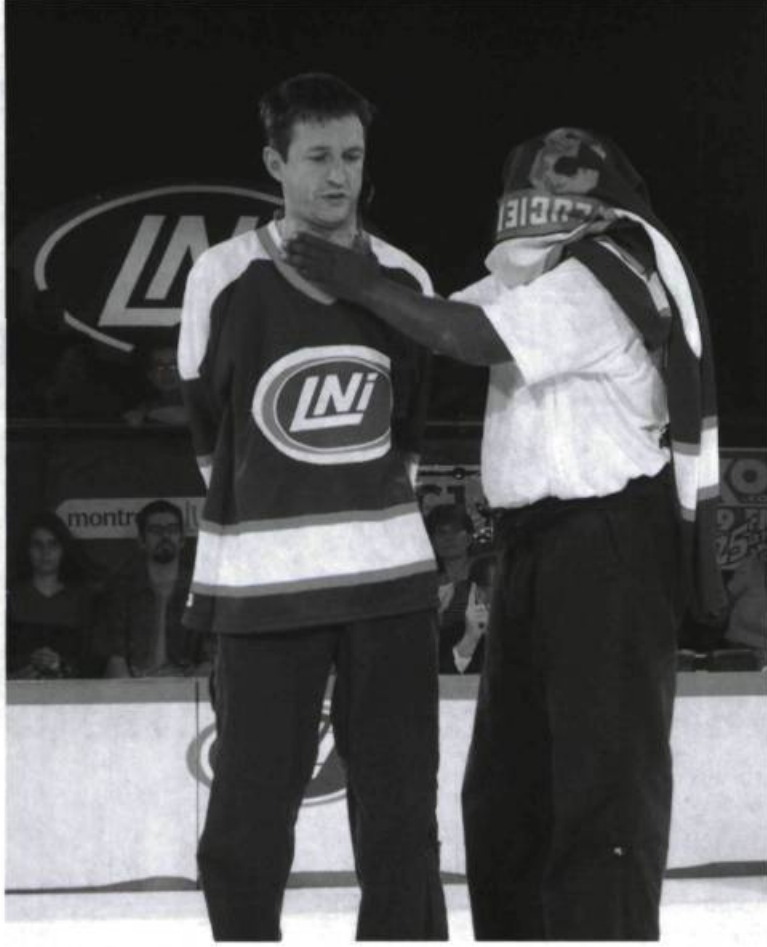
Le clown a donc une partie du travail à faire et, heureusement, il existe encore de véritables clowns, cultivateurs de l'irrespect et de la moquerie, qui n'ont rien à voir avec les amuseurs publics.

La jeunesse endormie au gaz

Ma deuxième épine dans le pied (après les humoristes anti-entarteurs), c'est la désolante absence de culture de la folie, du rêve et de l'imagination auprès du public adolescent, dans l'univers télévisuel.

À la télévision, j'ai eu certains espaces de liberté pour essayer de cultiver chez les jeunes téléspectateurs le plaisir associé à la subversion, aussi inoffensive soit-elle. J'ai eu la chance de participer, pendant presque six ans, à des émissions jeunesse où nous avions une grande liberté. Les émissions *le Studio* et *Dans une galaxie près de chez vous* en sont de bons exemples. Mais pour arriver à ce résultat en ondes, il aura fallu beaucoup de groupes-cibles, de discussions, de censure, d'expertise de psycho-éducateurs, etc. Je vous épargne les détails.

Par mon terrorisme homéopathique, je voulais montrer aux jeunes qu'il est possible d'être baveux, irrévérencieux, « libre et fou », que c'est amusant, et que ça fait du



Stéphane Crête et Didier Lucien lors d'un match de la LNI. Photo : Sophie de Lamirande.

c'est une attitude de fuite qu'il n'est pas bon d'inculquer aux jeunes, surtout pas devant une figure d'autorité comme celle d'un propriétaire.

C'était donc une grande joie pour moi de pouvoir jouer dans des émissions qui cultivaient une forme de folie, d'absurdité et de malin plaisir à être « limite » avec notre public-cible. Si les auteurs avaient aussi les mêmes motivations, il n'était pas toujours évident de contourner les bien-pensants qui contrôlaient, à leur façon, les ficelles de l'émission.

Je vous raconte cette anecdote à titre d'exemple. Dans l'émission de science-fiction pour adolescents *Dans une galaxie près de chez vous*, une blague écrite par les auteurs ne passe pas au comité décisionnel de la station de télé. On nous retourne donc une contre-proposition, histoire de rester constructif. Je vous mets dans le contexte de la scène : un scientifique est chargé d'analyser les empreintes laissées sur une disquette compromettante. La réplique originale était : « Je n'ai rien trouvé capitaine. À part le petit Chinois de sept ans qui l'a fabriquée, personne n'a touché à cette disquette. » On a jugé que ce gag était déplacé dans une série jeunesse... La contre-proposition était donc : « Je n'ai rien trouvé capitaine. À part Kiki, le petit robot qui l'a fabriquée, personne n'a touchée à cette disquette. » Résultat final : dégoûtés par la

bien. Je crois à cette forme d'éducation parallèle chez les jeunes, qui les secoue un peu de la léthargie dans laquelle *Passe-Partout*, *Watatatow* et d'autres émissions lavage de cerveau les ont plongés. Des émissions inquiétantes pour l'évolution du monde, où on ne rit pas des myopes parce que c'est discriminatoire pour les enfants qui portent des lunettes, où on ne fait pas de blagues sur la sexualité, car ça pourrait leur donner des envies, où le dialogue l'emporte sur la fantaisie, où le réalisme écrase violemment l'imagination...

Impossible d'imaginer aujourd'hui l'émergence d'une émission de la qualité artistique de *Sol et Gobelet*, par exemple, car les nombreux *logues* qui *scannent* les textes en auraient vite conclu à l'impossibilité de produire une telle série : « Pas de décors ! Voyons ! Les jeunes ne comprendront pas. » *Exit* les coups de pied dans le cul et les crises de Gobelet, c'est encourager la violence. On ne jette rien par les fenêtres, ce n'est pas un bon exemple à donner aux jeunes et on ne se sauve pas de son propriétaire quand il arrive, car

contre-proposition (kiki le robot, svp...), nous avons préféré couper la réplique.

C'est un exemple parmi tant d'autres, mais qui illustre bien l'état de malaise qui inhibe complètement la créativité, si elle est jugée un tant soit peu perverse ou subversive.

Cela dit, je ne dénigre pas le rôle ni l'importance des censeurs télévisuels qui ont, selon moi, une responsabilité sociale capitale à jouer afin de s'assurer que notre télévision ne se transforme pas en télé-poubelle, comme elle tend malheureusement à le devenir, particulièrement depuis l'arrivée des centaines de chaînes spécialisées qu'on doit gaver de contenu à tout prix (*you got to feed the beast...*). Toutefois, je considère que certains intervenants qui s'assurent de la rectitude morale des émissions jeunesse sont encore plus pervers et tordus que moi. Pire que des douaniers canadiens, en fait. Deux petits exemples encore.



Dans un texte qui raconte comment un jeune a soudainement une illumination et est capable de répondre à toutes les colles qu'on lui pose, un personnage lui lance : « On dirait que t'es à *Génies en herbe*. » Le texte part chez les logues, revient. « Herbe » est encerclé en rouge et on peut lire, inscrit à côté : « Allusion à la marijuana ? »

Second exemple : un personnage qui n'a jamais embrassé une fille est la risée de son camarade. Celui-ci dit : « Lui, sa langue sert juste à coller des timbres. » L'auteur suggère que le comédien mime le léchage de timbre, pour accentuer l'image. Le texte part... revient. On a coupé la réplique (et la didascalie) sous prétexte que ça faisait trop allusion à un cunnilingus...

On pourra trouver mes exemples anecdotiques, mais ces événements sont pour moi le mortier qui cimente ma volonté d'être le plus dérangeant possible dans cette mer de fausse pureté, d'hypocrisie et de triste lavage de cerveau. Ils stimulent mes envies terroristes.

Improvisation libre

Il y a donc la télévision, mais il y a aussi l'improvisation. En improvisation théâtrale (je parle principalement de la formule LNI), le cadre est parfait pour que l'acteur comique puisse déployer tout son talent. Il possède un espace de liberté sans pareil.

En improvisation, nous avons tout le loisir de nous moquer de quiconque, de prendre position. C'est une occasion que nous ne saisissons pas toujours, et je mentirais

en disant que toutes les improvisations sont de grands moments d'humour social. Mais l'improvisation est un excellent véhicule pour ça. Ce n'est pas étonnant si nous sommes souvent appelés à aller jouer dans des colloques (pour aborder des thématiques délicates), pour servir de moteur de discussion dans des groupes de travail qui sont en transformation (nous avons joué pour aider des gens qui réintègrent le marché du travail, pour appuyer des causes, pour encourager des mouvements sociaux, etc.). L'improvisation, c'est du théâtre d'intervention, c'est un dérivé du théâtre-forum, c'est une catharsis exceptionnelle. C'est donc un lieu en or pour énoncer des idées, confronter le spectateur, créer un peu de chaos.

Une autre anecdote ? Oui ! À Genève, la LNI était invitée à jouer un match à l'occasion d'un colloque portant sur l'abolition des mines anti-personnelles. Ce n'est pas évident de réussir à aborder un sujet aussi délicat en restant drôle, sans être moralisateur... tout en improvisant ! Je dois à mon coéquipier Claude Legault un beau souvenir d'impro. Sur la patinoire, devant le gratin genevois, Claude joue un Suisse qui explique sa position sur la guerre. « Nous les Suisses, dit-il, on ne fait pas la guerre ! ». La salle, ravie, applaudit. « Non, poursuit-il, on ne fait pas la guerre, on la finance ! ». Oh, quelle jouissance de voir la salle huer et lancer ses caoutchoucs ! Nous avons dû interrompre momentanément l'improvisation, mais quel beau moment !

Pour un terrorisme collectif

Je suis donc pour un terrorisme de l'humour. Mais nous ne sommes pas légion. Généralement, les terroristes se regroupent, agissent ensemble. Il m'arrive parfois de rencontrer dans le regard d'un camarade de jeu les mêmes envies que moi. Mais nous ne nous affichons pas terroristes. (Je fais un peu mon *coming out* avec vous aujourd'hui...)

Je suis convaincu de la pertinence de nos gestes. On ne peut plus rire sans savoir pourquoi. On ne peut plus faire rire sans autre volonté que celle de divertir. Cette quête sans fin du rire sans réfléchir équivaut à se mettre de la crème pour les hémorroïdes, mais à continuer à manger des piments jalapeños tous les jours. Ça n'apaisera pas longtemps.

En ce sens, l'entartage de monsieur Landry était un acte terroriste extrêmement réussi. Non seulement pour la victime, imbue d'elle-même, mais pour le lieu choisi, forçant les humoristes à se positionner sur l'utilité de leur fonction dans la société. Si, dans son travail, l'acteur comique arrive à semer le doute dans l'esprit du public, à modifier ses perceptions, à bouger ses certitudes, il aura, selon moi, fait un pas.

Je propose une subversion lente et insidieuse, passant par l'infiniment petit. Que chaque acteur arrive à semer, par son jeu, les graines de la délinquance et de la subversion. Vive le terrorisme théâtral. Vive le terrorisme comique ! Nous vaincrons ! **■**

Vive le terrorisme comique !
Les très sérieux terroristes du
futur réunis Dans une galaxie près
de chez vous, émission jeunesse
produite par Zone 3. Photo :
François Desaulniers/Zone 3.